

14-18. Bruxelles occupée

PARCOURS



PARCOURS

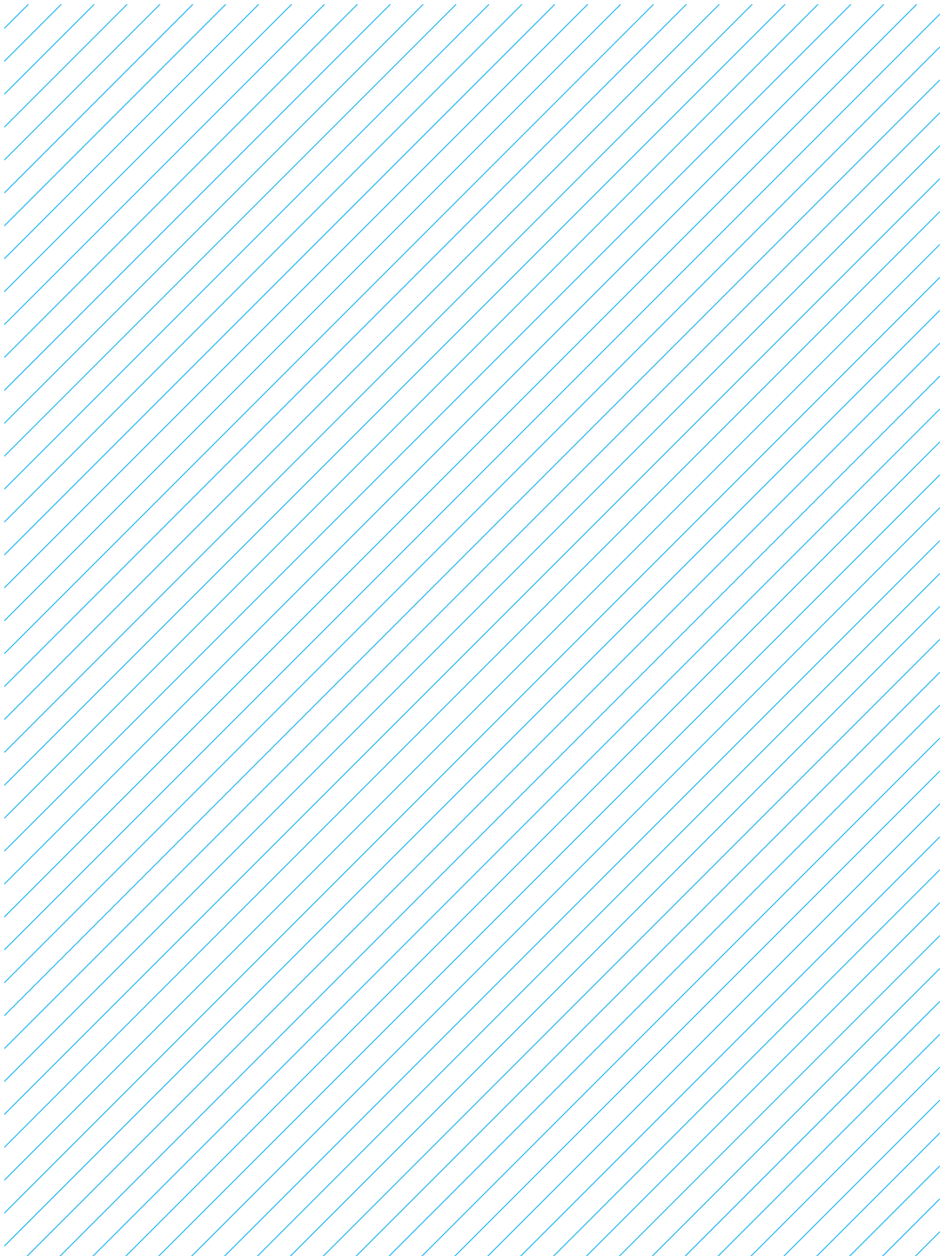
14-18. Bruxelles occupée



- 1 BIP
- 2 Palais Royal
- 3 Parc de Bruxelles
- 4 Rue de la Loi
- 5 Colonne du Congrès
- 6 Cathédrale
- 7 Place de la Monnaie
- 8 La Bourse
- 9 Grand-Place
- 10 Place Saint-Jean
- 11 Place de l'Albertine
- 12 Place Royale



Caricature « Offensive de Manneken-pis » © AVB
– Manneken-pis... ! Et dire que ça voulait passer l'Yser.



CAHIER PÉDAGOGIQUE

CLASSES DU PATRIMOINE & DE LA CITOYENNETÉ

14-18. Bruxelles occupée

PARCOURS



© KBR

14-18 : BRUXELLES OCCUPÉE

Dossier pédagogique pour le professeur

La Première Guerre mondiale a entraîné près des trois-quarts de la planète (colonies comprises) dans un conflit dévastateur dont l'épicentre se situe en Europe.

Après une courte guerre de mouvement, les armées s'enterrent. Depuis la côte belge jusqu'à la frontière franco-suisse, un gigantesque réseau de tranchées se tisse. Un enfer sur terre! La boue, le froid, les rats. À chaque combat, des dizaines de soldats meurent. Certains jours, on compte les morts par milliers.

Loin du front, à Bruxelles, une autre guerre se joue : le combat de la population pour sa survie. Les Allemands envahissent la ville le 20 août 1914. Bruxelles devient la capitale d'un pays occupé. Faim, répression, censure.

Comment se déroule la vie quotidienne à Bruxelles ?

Quelles traces la ville conserve-t-elle de la Grande Guerre ?

Ce dossier pédagogique tente de répondre à ces questions. Il est structuré en fonction des arrêts du parcours sur tablette *14-18: Bruxelles occupée* et ne suit donc pas une logique chronologique. Chaque chapitre reprend les thématiques abordées à chaque arrêt du parcours et apporte une information historique complémentaire. ■

TABLE DES MATIÈRES

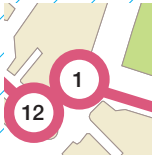
Arrêt 1: Introduction	p. 7
> les causes et le début de la guerre	
> l'horreur des tranchées	
> l'occupation de la Belgique et de Bruxelles	
Arrêt 2: Palais Royal	p. 15
> la réaction à l'ultimatum allemand	
> les manifestations du patriotisme belge	
> l'organisation des hôpitaux	
Arrêt 3: Parc de Bruxelles	p. 19
> l'occupation symbolique du haut de la ville	
> le Théâtre Royal du Parc réquisitionné	
Arrêt 4: Rue de la Loi	p. 21
> le rôle héroïque d'Albert I ^{er}	
> la dissolution du Parlement	
> l'entrée des Allemands	
> la reconversion du palais de la Nation	
Arrêt 5: Colonne du congrès	p. 25
> le souvenir du Soldat inconnu	
Arrêt 6: Cathédrale Saints-Michel-et-Gudule	p. 29
> le rôle de l'église et du cardinal Mercier	
> la déportation obligatoire des travailleurs vers l'Allemagne	
Arrêts intermédiaires	p. 35
> l'impact de l'occupation sur la vie quotidienne	

Arrêt 7: Place de la Monnaie	p. 41
> la culture allemande à Bruxelles avant et pendant la guerre	
> les cinémas et théâtres pendant l'occupation	
Arrêt 8: La Bourse	p. 45
> la presse censurée et la presse clandestine	
Arrêt 9: Grand-Place	p. 49
> Adolphe Max	
> le rôle des communes et le Grand-Bruxelles	
> la faim et les stratégies de survie	
Arrêt 10: Place Saint-Jean	p. 55
> les actes patriotiques	
> l'évolution de la mode féminine	
Arrêt 11: Place de l'Albertine	p. 59
> les derniers mois de guerre	
> la libération de Bruxelles	
> les acquis sociaux et politiques conséquents au conflit	
Arrêt 12: Place Royale	p. 63
> la situation à Bruxelles après l'armistice	
> la paix	
> la commémoration	
Notes	p. 67
Bibliographie générale	p. 69



L'assassinat de l'Archiduc héritier et de sa femme, la Duchesse, à Sarajevo, supplément illustré du Petit Journal du 12 juillet 1914

Introduction



THÉMATIQUES :

- > les causes et le début de la guerre,
- > l'horreur des tranchées,
- > l'occupation de la Belgique et de Bruxelles.

LE JEU DE DOMINOS

Le 28 juillet 1914, la Première Guerre mondiale éclate. Elle débute avec des chevaux, des lances, des baïonnettes et des canons. Elle se poursuit avec des machines de guerre, des tanks, des lance-flammes et du gaz moutarde. C'est la première guerre moderne de l'histoire.

Quatre longues années plus tard, le 11 novembre 1918, on dépose les armes.

- /// Coût humain: environ 10 millions de morts et 18 millions de blessés.
- /// Coût financier pour la Belgique: entre 8 et 10 milliards de francs-or*, soit 16 à 20 % de la richesse nationale¹.



Masque à gaz du début de la guerre –
© MRA

La raison de cette « boucherie humaine » ? Un mélange complexe d'alliances, de nationalisme, d'impérialisme et de course à l'armement.

Autour de 1900, l'éventualité d'un conflit entre les grandes puissances européennes se concrétise. Des pays comme la France et la Grande-Bretagne rivalisent pour renforcer leur zone d'influence sur les territoires d'outre-mer. La Russie cherche un accès à la mer Méditerranée. L'empire austro-hongrois convoite le territoire des Balkans.

* Si nous considérons qu'un franc-or du début du 20^e siècle équivaut à 2,75 euros, cela donne environ 28 milliards d'euros. In : <http://www.octonovo.org/RIC/Fr/ctrb/ctrb10.htm>

En 1908, il avait déjà annexé la Bosnie-Herzégovine; il souhaite à présent affaiblir et dominer la Serbie. L'Italie cherche également à s'étendre dans les Balkans et dans le nord de l'Afrique.

La France accepte mal d'avoir perdu l'Alsace et la Lorraine lors de la guerre franco-allemande en 1870-1871. L'Allemagne étouffe dans son carcan au centre de l'Europe et veut, en tant que grande puissance en devenir, obtenir une place dans le commerce international. Elle mise sur la possession de nouvelles colonies et le développement de son armée. Le climat général est tendu. Les grandes puissances intensifient leur production d'armes. Cette situation entraîne une série d'accords bilatéraux, secrets ou non, qui accroît le risque d'effet domino. Le maintien de la paix paraît plus fragile que jamais².

À cette époque, la Belgique est la cinquième puissance économique mondiale. Le port d'Anvers brasse un plus grand chiffre d'affaires que les ports de Rotterdam, d'Hambourg et même de Londres. Des trains belges roulent en Chine, en Russie et en Espagne; le Caire circule sur un réseau de trams belges. Le Congo, quatre-vingts fois plus grand que la Belgique, constitue une source de richesses inépuisable³.

Au sein de l'ensemble des grandes puissances rivales, la Belgique est neutre et doit le rester. Ainsi en ont décidé en 1839 ces grandes puissances européennes, le royaume de Prusse inclus. Et aucun pays ne peut violer cette neutralité. Cependant, la rivalité croît et le climat hostile qui en résulte n'épargne pas la Belgique.

En 1909, le service militaire devient obligatoire pour un fils par famille. La loi est élargie en 1913 à tous les fils d'une même famille. L'historienne Sophie De Schaepdrijver insiste: les autorités sont conscientes du fait qu'une armée renforcée à la hâte ne fait pas le poids contre des troupes professionnelles préparées comme celles de l'Allemagne. Mais le gouvernement veut montrer que le pays est prêt à défendre sa neutralité et dissuader quiconque d'attaquer la Belgique. Cependant, personne ne croit qu'on en arrivera là. Les Belges se sentent en 1914 aussi « neutres » que les Suisses aujourd'hui⁴.

L'assassinat du prince héritier François Ferdinand et de son épouse, le 28 juin 1914, à Sarajevo, capitale de la Bosnie-Herzégovine, met le feu aux poudres. Par ce geste, l'étudiant nationaliste Gavrilo Princip veut montrer que la Bosnie-Herzégovine refuse son annexion à l'empire austro-hongrois et que son pays doit être intégré dans une « Grande Serbie ».

À Bruxelles, aux terrasses des grands boulevards, les fronts se plissent. On sait maintenant qu'une guerre est imminente, mais l'opinion publique a une foi indéfectible en la neutralité de la Belgique. Cette inquiétude est rapidement éclipsée par la victoire au Tour de France du Belge Philippe Thijs le 26 juillet.

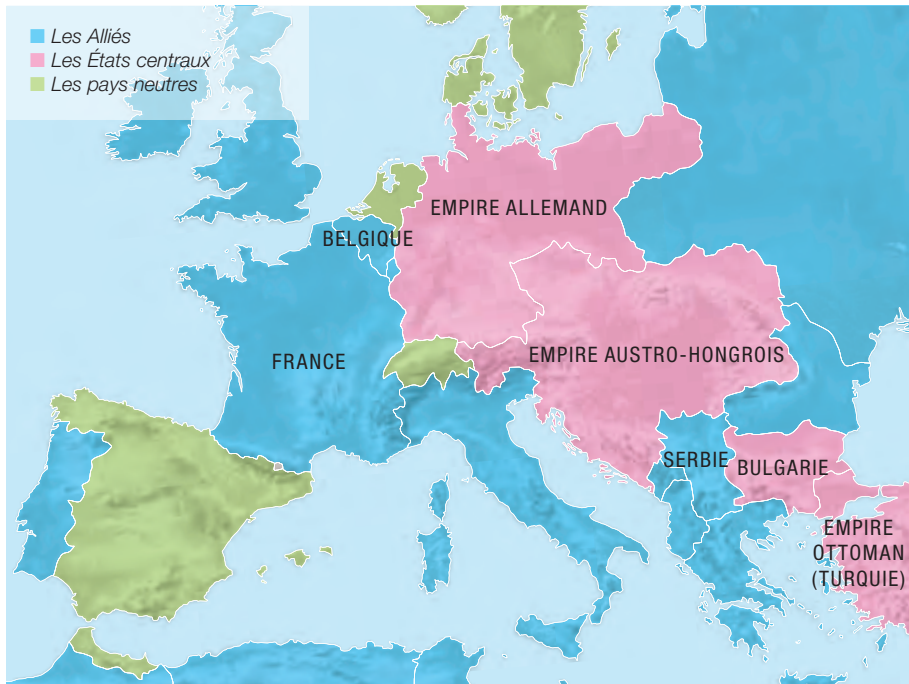


Front ouest : 1^{ère} ligne d'attaque © Kaligram



Front ouest : 2^e ligne d'attaque © Kaligram

Mais les dés sont jetés. Un mois après l'attentat, le 28 juillet, l'Autriche-Hongrie, assurée du soutien de l'Allemagne en cas d'attaque de la Russie, déclare la guerre à la Serbie. La Russie, liée à la Serbie par des accords, vient en aide à ses « frères slaves ». En conséquence, l'Allemagne déclare la guerre à la Russie. La France, elle-même alliée de la Russie, se mobilise contre l'Allemagne. L'effet domino se poursuit. La Belgique est à son tour impliquée dans le conflit car l'Allemagne veut attaquer la France en passant par le territoire belge. C'est le fameux « plan Schlieffen », élaboré dès 1906 par le chef d'état-major allemand Alfred von Schlieffen. L'Allemagne est obligée de se battre sur deux fronts : à l'ouest contre la France et à l'est contre la Russie. Pour vaincre, il lui faut d'abord rapidement venir à bout de la France afin qu'ensuite, tous les effectifs puissent se concentrer à l'est. Pour combattre efficacement la France, von Schlieffen prévoit d'installer une première ligne d'attaque en Alsace tandis qu'une autre aile de l'armée contournerait les positions françaises en traversant la Belgique pour les prendre à revers⁵.



Les camps qui s'opposent © Kaligram

Le 2 août 1914, l'Allemagne lance un ultimatum à la Belgique : elle réclame le droit de traverser le pays. Douze heures plus tard, elle reçoit une réponse négative de la part du gouvernement belge et du roi Albert 1^{er}. La guerre devient un fait. Pour la Belgique, mais également pour le Royaume-Uni qui avait fait du respect de la neutralité de la Belgique une condition de non intervention. D'autres pays comme l'empire ottoman, la Bulgarie et l'Italie entrent également en guerre.

Depuis le 19^e siècle, ces pays avaient développé entre eux une série d'alliances menant à la constitution de deux blocs. D'un côté, les Alliés ou **Triple Entente**, concentrés autour de la France, la Russie et le Royaume-Uni ; de l'autre, les États centraux ou **Triple Alliance**, dont l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'empire ottoman forment la colonne vertébrale. Ce sont ces deux camps qui vont s'affronter durant le conflit. Seuls quelques pays européens comme l'Espagne ou les Pays-Bas demeurent neutres⁶.



Train avec inscription «nach Paris» © reporters – Knack 27/11/2013

DU RETARD SUR LES LIGNES EXPRESS

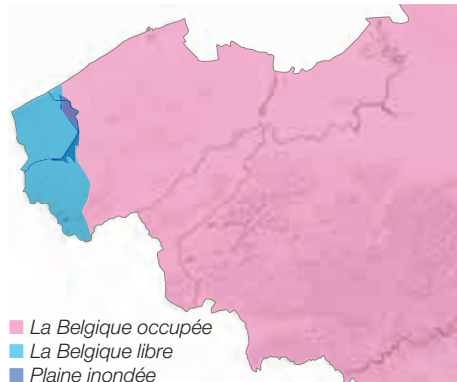
«Schnellzug nach Paris» (train rapide pour Paris) déclare la propagande sur les wagons de train. L'Allemagne compte sur son armée particulièrement bien préparée pour traverser la Belgique rapidement, mais la résistance inattendue de l'armée belge est un affront pour l'envahisseur. La volonté de montrer sa supériorité, la peur des francs-tireurs (véhiculée dans les esprits depuis la guerre de 1870) et l'ivresse des troupes allemandes qui croient à des attaques de civils mènent à des représailles brutales sur la population belge⁷.

Cela commence dans la petite ville de Visé, près de la frontière hollandaise. Les Belges font sauter un pont sur la Meuse. En représailles, la ville est mise à sac. Trente-huit habitants sont exécutés sommairement et six cent trente et un sont déportés vers l'Allemagne. Les villes d'Aarschot et de Dinant subissent le même sort. Leuven brûle pendant trois jours et est réduite en cendres. Des manuscrits anciens de la bibliothèque universitaire partent en fumée.

La culture allemande qui, avant la guerre, était très appréciée dans les pays européens, perd tout crédit en ce mois d'août 1914. La population est terrorisée. Les Alliés récupéreront ces atrocités pour leur propre propagande de guerre avec des slogans comme « Poor Little Belgium! »⁸.

Vers la fin août, l'armée belge, sous le commandement d'Albert I^{er}, se replie derrière la ligne de forts qui entoure Anvers. Pendant ce temps, le rouleau compresseur allemand poursuit son avancée en Champagne, lors de la bataille de la Marne. Le plan Schlieffen perd cependant peu à peu de la vitesse. Ce n'est que le 10 octobre que les forces allemandes prennent Anvers. Albert I^{er} emmène le reste de ses troupes à l'extrémité ouest du pays, autour de l'Yser. Afin de bloquer l'avancée des Allemands, la plaine est délibérément inondée. Pendant quatre ans, les Belges vont défendre ce petit morceau du Westhoek, portion d'une ligne de front qui compte en tout 750 km⁹.

Début novembre 1914, la guerre de mouvement se transforme en guerre de position. Les fossés du début font place à un ingénieux réseau de tranchées aux parois de bois ou de béton. Les tranchées ennemies ne sont parfois séparées que de quelques dizaines de mètres. Dans ce no man's land s'étend une nature déchiquetée, un paysage lunaire jonché de cratères dans lesquels les soldats s'embourbent. Jusqu'en 1918, chaque camp ne gagne que quelques mètres de terrain.



© Kaligram



Plaine de l'Yser inondée © MRA



Soldats belges dans les tranchées © MRA



«No man's land» entre les deux lignes ennemies –
© MRA



Rats dans les tranchées –
© Flanders fields

Les Allemands divisent la Belgique occupée en trois zones distinctes. La zone des opérations militaires (« Operationsgebiet », sur le littoral) et la zone des étapes (« Etappengebiet » intégrant les deux Flandres, le Sud Luxembourg et le Hainaut occidental) sont sous tutelle militaire. La zone du gouvernement général (« Okkupationsgebiet » qui équivaut au reste du pays) est dirigée par le baron Moritz von Bissing, secondé par une administration civile (« Zivilverwaltung »). Bruxelles conserve son rôle de métropole et devient le centre administratif du nouveau gouvernement d'occupation¹⁰. ■



Parade des soldats allemands sur la place des Palais ; aux fenêtres, des drapeaux de la Croix Rouge © AVB

ARRÊT 2

Palais Royal

THÉMATIQUES :

- > la réaction à l'ultimatum allemand,
- > les manifestations du patriotisme belge,
- > l'organisation des hôpitaux.

2

CONSEIL DE CRISE AU PALAIS

Lors de la déclaration de guerre de l'Autriche-Hongrie à la Serbie, le 28 juillet 1914, l'opinion publique belge est modérément inquiète. On rappelle cependant les troupes. Le 31 juillet, c'est la mobilisation générale. Le pays baigne dans une atmosphère mêlée de gravité, de confusion, d'incrédulité et d'optimisme. Pourquoi le conflit durerait-il ? La Belgique n'est-elle pas neutre ? L'armée ne doit-elle pas uniquement protéger les frontières ? Par ailleurs, le représentant diplomatique allemand Von Below s'exprime ainsi dans la presse : « Peut-être verrez-vous brûler le toit de votre voisin mais l'incendie épargnera votre maison.¹¹ »

2 août 1914. Soleil radieux ! Alors que le Bois de la Cambre est envahi par les promeneurs bruxellois, l'ambassade allemande transmet l'ultimatum au gouvernement belge. La France a l'intention de marcher vers l'Allemagne via Namur ; les Allemands offrent généreusement leur aide pour repousser les Français hors des frontières belges. Un feu vert de la part du gouvernement belge ferait l'objet de compensations et garantirait l'indépendance de la Belgique. Un refus serait considéré comme un acte d'hostilité envers l'Allemagne. La Belgique dispose de douze heures pour donner sa réponse¹².

Dans la nuit du 2 au 3 août, le gouvernement se réunit au palais Royal. L'ultimatum est rejeté à l'unanimité. Il est inacceptable que 80 années de neutralité soient balayées d'un revers de la main. À sept heures du matin, la réponse est transmise à l'ambassade d'Allemagne. Le sort de la Belgique est scellé. Le 2 août, la population s'endort dans l'insouciance. Le lendemain, elle se réveille en guerre. Le 4 août, les Allemands déclarent officiellement la guerre à la France et passent la frontière belge¹³.

DES LITS AU PALAIS

Pendant les deux premières semaines du conflit, Bruxelles est submergée par une vague de patriotisme et d'allégresse. Henri Carton de Wiart, ministre de la Justice, raconte : « Celui qui n'a pas vu, dans cette journée du 3 août et dans celles qui suivirent le spectacle donné par la capitale [...] ne sait pas ce qu'est le réveil d'un peuple. Un seul cri d'unanime colère contre la puissance félonne. Un seul élan d'attachement passionné à l'indépendance en péril.¹⁴ » On entonne des chants patriotiques dans les cafés-chantants. Les fenêtres sont décorées aux couleurs nationales. Quelque 20 000 volontaires s'engagent dans l'armée. Les femmes offrent leur aide. Massivement¹⁵.



Blessés soignés au palais Royal © MRA

Et c'est nécessaire ! Après l'euphorie, c'est la panique, car les services médicaux ne sont absolument pas préparés. Le besoin en lits, médicaments, bandages et personnel médical est important. La Croix-Rouge organise un impressionnant réseau médical depuis son siège, rue de Livourne à Ixelles. Des femmes de toutes les couches sociales sont orientées en fonction de leurs compétences. Certaines sont engagées comme infirmières professionnelles ; d'autres, pour effectuer les premiers soins. Chaque jour, la Croix-Rouge trouve de nouveaux

locaux pour ouvrir des infirmeries et des salles des malades. De nombreuses écoles sont transformées en hôpitaux ; c'est également le cas d'une partie de l'hôtel de ville de Bruxelles, de la salle des pas perdus du palais de Justice et de grands magasins comme Le Bon Marché, place Rogier. Les francs-maçons ouvrent leur Temple, rue de Laeken, et les socialistes leur Maison du Peuple. En l'espace de quelques jours, une centaine d'hôpitaux de fortune voient le jour pour une capacité totale de 10 000 lits. Le 7 août 1914, les premières victimes de la guerre arrivent de Liège sur les quais de la gare d'Etterbeek¹⁶.



Photo de propagande montrant la reine Elisabeth en aide-soignante © MRA

Le palais Royal fait partie de ces hôpitaux improvisés. La reine Elisabeth affecte une partie du palais aux soins dispensés aux malades. Le palais est équipé d'une salle d'opération, d'une salle de bandages, d'un service de radiographie, d'une blanchisserie, d'une morgue et de 219 lits. En mettant le palais à disposition des blessés, elle pose un geste symbolique. Plus tard, derrière la ligne de front, elle continuera à visiter les soldats blessés, ce qui contribuera au mythe de la reine-infirmière. La reine est d'ailleurs souvent représentée en uniforme de la Croix-Rouge. Si elle n'effectue pas elle-même les premiers soins, sa présence constitue un réel soutien moral¹⁷.

À l'arrivée des Allemands à Bruxelles, le 20 août 1914, la plupart des hôpitaux sont fermés. Certains sont délocalisés : les 168 blessés soignés dans le palais de Justice sont par exemple transférés au palais des Académies, sur la place des Palais, non loin du palais Royal. Cent soixante-quatre d'entre eux sont d'ailleurs allemands. L'occupant ne tolère au total que cinq hôpitaux. Le palais Royal est l'un de ceux-là, il reste opérationnel jusqu'en

février 1919¹⁸. Derrière ses fenêtres, les blessés peuvent entendre régulièrement les parades des régiments allemands organisées sur les pavés de la place des Palais. Il s'agit d'un geste plutôt symbolique. Dans les esprits, la place et le palais sont liés, ils représentent la souveraineté belge. Celle-ci est désormais foulée par les bottes et les chevaux ennemis. ■



Parade de la cavalerie allemande sur la place des Palais © MRA



Soldats allemands en pause dans le parc de Bruxelles © KBR

ARRÊT 3

Parc de Bruxelles

3

THÉMATIQUES :

- > l'occupation symbolique du haut de la ville,
- > le Théâtre Royal du Parc réquisitionné.

PARC PRIVATISÉ

Depuis le Moyen Âge, le haut de la ville est l'épicentre du pouvoir politique. En occupant la place des Palais ou le parc Royal, les Allemands affirment leur toute puissance.

Le parc de Bruxelles, aménagé à la fin du 18^e siècle, est à l'origine un lieu de promenade et de flânerie réservé à la noblesse et la bourgeoisie bruxelloises. Au cours du 19^e siècle, il se démocratise et ouvre ses portes au commun des mortels. Durant l'occupation, les Allemands en interdisent l'accès à la population et s'approprient le parc pour leurs loisirs et le stationnement de leurs voitures.

Situé dans un coin du parc, le Théâtre du Parc subit le même sort. Dans le cadre de leur «Flamenpolitik» (politique flamande), les Allemands néerlandiseront son nom en «Parktheater». La salle est exclusivement réservée au divertissement des soldats allemands et est exploitée par le «Deutsches Theater in Brüssel». Pour se procurer un ticket, on s'adresse à la Kommandantur située de l'autre côté de la rue de la Loi. Cette compagnie allemande permanente joue pour les nombreux soldats-fonctionnaires qui travaillent à Bruxelles. Elle monte des comédies et vaudevilles allemands, mais également des œuvres plus prestigieuses de Sudermann, Lessing, Schiller, Mann, Molnar ainsi que des traductions de Shakespeare et Molière¹⁹. ■



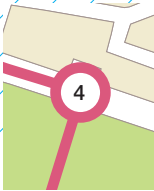
Soldats allemands au Vaux-Hall dans le parc de Bruxelles © AVB



Le Palais de la Nation occupé par les Allemands © AVB

ARRÊT 4

Rue de la Loi



THÉMATIQUES :

- > le rôle héroïque d'Albert I^{er},
- > la dissolution du Parlement,
- > l'entrée des Allemands,
- > la reconversion du palais de la Nation.

LE ROI SUR UN PIÉDESTAL

Pendant les premières semaines qui suivent le rejet de l'ultimatum allemand par les autorités belges, il règne à Bruxelles un curieux climat mêlant colère et enthousiasme. L'agression d'un petit pays pacifique par le colosse allemand a soulevé une profonde indignation qui perdurera pendant toute la guerre. L'honneur national est touché.

Quelques heures après le passage de la frontière par les Allemands, le 4 août 1914, Albert I^{er} et la famille royale se rendent en calèche rue de la Loi pour s'entretenir avec le Parlement. Dans le parc, sur les trottoirs, on se presse, on se bouscule. La population approuve le rejet courageux de l'ultimatum mais aussi son roi qui, lui-même d'origine allemande, prend ses responsabilités et se place à la tête de l'armée belge.



Journal de Bruxelles, 5 août 1914 © KBR



La famille royale en route vers le Parlement © MRA

Au Parlement, le climat est fébrile. Les gens y ont passé la nuit pour obtenir une place au premier rang. Le Roi est acclamé. Il est d'ores et déjà le symbole du courage, de la résistance et de l'obstination. La séance est historique. Chacun mesure la gravité de la situation. Il faut agir rapidement et radicalement. Après le discours d'Albert I^{er}, le Parlement remet ses droits et son pouvoir entre les mains du Roi et du gouvernement. Pour la première fois, le principe de la séparation des pouvoirs, la base de la démocratie, est levé. Après une courte halte à Anvers, le gouvernement se retire au Havre pour le reste de la guerre. Avec son armée, le Roi commence son long périple de trois mois jusqu'aux confins de la Flandre orientale²⁰.

LE CLAQUEMENT DES BOTTES

La rue de la Loi est l'un des axes de passage les plus importants des Allemands. Pendant trois jours et trois nuits, dans un flux ininterrompu, ils arrivent en chantant par les arcades du Cinquantenaire. Les Bruxellois attroupés observent, muets, ce long défilé militaire : officiers hauts gradés affublés de monocles, cuisines de campagne sur des charrettes, hôpitaux mobiles...²¹



Entrée des soldats allemands dans Bruxelles sur les boulevards du centre © MRA

Un témoin raconte : « Pour la première fois, il nous est donné de lire les mots magiques qui semblent avoir fasciné toute l'armée allemande pendant des mois et des années, les mots griffonnés à la craie sur les véhicules, [...], 'Nach Paris!'²² » Rapidement, ces mots apparaissent sur les bâtiments occupés par les Allemands, à côté des affiches qui ordonnent à la population de se plier aux exigences de l'occupant. La ville doit fournir le gîte et le couvert à la partie de l'armée qui ne continue pas tout de suite sa route vers le front. En cas de désobéissance, on menace la population de lourdes peines.

En se conformant à ces exigences, Bruxelles se protège. Alors qu'en différents endroits du pays, on combat durement, la ville échappe aux représailles. Aucun tir n'est à déplorer. Pour la capitale commence une période de cinquante mois d'occupation et de survie²³.

Le Parlement est reconverti. L'hémicycle du Sénat devient un tribunal militaire allemand. Aujourd'hui, derrière la tribune de l'orateur, deux plaques commémorent le nom des personnes qui furent condamnées à mort dans le Sénat. Les plus emblématiques d'entre elles sont Edith Cavell et Gabrielle Petit (voir Arrêt 10). La chambre des représentants est quant à elle transformée en salon pour les officiers. Ils peuvent y manger, boire et s'amuser²⁴. ■



Militaires allemands occupant le Sénat © MRA



11 novembre 1922: inhumation du Soldat inconnu © AVB

ARRÊT 5

Colonne du Congrès



THÉMATIQUES :

> *le souvenir du Soldat inconnu.*

UNE FLAMME POUR SE SOUVENIR

À partir des années 1920, la Belgique grave le souvenir de cette guerre dans la pierre. Plaques et monuments commémoratifs fleurissent dans les villes et les villages. En 1922, à Bruxelles, on aménage la Tombe du Soldat inconnu au pied de la colonne du Congrès. Le choix d'honorer la mémoire des soldats à cet endroit n'est pas le fruit du hasard : la colonne du Congrès symbolise les libertés fondamentales pour lesquelles les soldats belges sont morts²⁵.

Ce monument est érigé entre 1850 et 1859 d'après les plans de l'architecte Joseph Poelaert qui, peu après, commence le chantier pharaonique du palais de Justice. La colonne du Congrès rappelle l'adoption de la Constitution belge par le Congrès national en 1831. Le monument comporte de nombreuses figures allégoriques qui font référence aux neuf provinces (initiales) et aux libertés fondamentales comme la liberté de la presse, de l'enseignement, de culte et d'association. Tout en haut se dresse Léopold I^{er}, premier roi des Belges²⁶.



Colonne du Congrès © CP



Horreurs de la guerre © MRA

Depuis 1922, les deux statues de lion montent la garde de part et d'autre de la Tombe du Soldat inconnu. Parmi les 8 millions de soldats tombés, on compte 41 000 Belges²⁷. Deux mille neuf cent quatorze d'entre eux sont portés disparus ou demeurent non identifiés²⁸. La Belgique est confrontée au même problème que la France et la Grande-Bretagne qui ont déjà élevé un monument à la mémoire de ces soldats inconnus. En novembre 1922, dans cinq cimetières militaires de Flandre et de Wallonie, le corps d'un soldat belge, dont le nom et le grade n'ont pu être déterminés, est déterré. Par ce choix, on veut mettre en avant l'unité du pays. Les cinq corps sont transférés et exposés à la gare de Bruges. Le 10 novembre, un vétéran de guerre ayant perdu la vue, le Brugeois Raymond Haesebrouck, est amené à la gare. L'honneur lui revient de désigner un corps au hasard. Le lendemain, un train spécial prend la route de la gare du Nord avec le corps de ce soldat inconnu. De là, il est placé sur un chariot d'artillerie et conduit au milieu d'une haie d'honneur vers la colonne du Congrès.



11 novembre 1922 : inhumation du Soldat inconnu © AVB

L'inhumation du Soldat inconnu touche le pays entier. Cette cérémonie ne rend pas seulement hommage aux victimes enterrées sans avoir été identifiées. Elle représente tous les soldats belges morts pour la patrie, quel que soit leur statut. La foule est présente en masse pour la cérémonie. Des milliers de spectateurs, mais aussi le Roi et la Reine, les familles de soldats décédés, d'invalides de guerre ou des régiments de l'armée. La tombe disparaît sous les gerbes de fleurs. La flamme au pied du monument symbolise l'éternité. Au cours de la cérémonie, le roi Albert I^{er} prend la parole. Il dit notamment : « Nous ne nous préoccupons pas de savoir s'il est bourgeois, ouvrier ou paysan, s'il est Flamand ou Wallon, nous l'honorons parce qu'il personnifie à nos yeux toutes les plus solides qualités de notre race, parce qu'il est le symbole intangible de la défense de notre indépendance retremée par l'épreuve et de notre unité, gage des destinées immortelles de la Patrie.²⁹ »

Aujourd'hui, le 11 novembre, on ne commémore pas seulement les soldats et patriotes victimes de la Première Guerre mondiale ; on célèbre aussi les victimes du deuxième conflit mondial ainsi que tous les soldats belges décédés après 1945 pour la paix³⁰. ■



Soldats allemands posant devant la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule © AVB

ARRÊT 6

Cathédrale Saints-Michel-et-Gudule



THÉMATIQUES :

- > le rôle de l'Église et du cardinal Mercier,
- > la déportation obligatoire des travailleurs vers l'Allemagne.

TU NE TE PROSTERNERAS POINT

Les photos de la halle aux draps d'Ypres et de la cathédrale de Bruxelles (alors collégiale) prises juste après-guerre en disent long sur le sort des deux villes durant le conflit. À Ypres ne reste debout qu'une tour en ruines au milieu des décombres d'une ville littéralement pulvérisée. À Bruxelles au contraire, la cathédrale a davantage souffert des effets des pluies acides que de la guerre. Pas même une éraflure... La ville n'ayant pas résisté aux Allemands, elle n'eut à subir aucunes représailles durant l'occupation.



Halle aux draps d'Ypres © MRA



Cathédrale Saints-Michel-et-Gudule © AVB

Juste à côté de ce lieu de culte, se dresse aujourd'hui la statue d'une des figures morales les plus héroïques de la Première Guerre mondiale: le cardinal Mercier. Cet homme de plus de soixante ans s'oppose à la politique de l'occupant allemand par des prises de position tranchées. Ses lettres pastorales apportent de l'espoir à la population. La guerre se terminera bien un jour! Pour les croyants comme pour les non-croyants, il devient un symbole de patriotisme et de résistance passive. En décembre 1914, son plaidoyer *Patriotisme et Endurance* est diffusé dans toutes les églises du pays. Il y enjoint la population à n'accorder à l'occupant ni considération ni obéissance. Aujourd'hui, on peut lire sur le socle de sa statue les mots suivants: « Defensor Civitatis », le « défenseur de la ville »³¹.



Cardinal Mercier © AVB

L'Église prend une part active dans la résistance morale en célébrant des messes pour les soldats morts et en faisant jouer la Brabançonne à l'orgue. Si la fréquentation des églises à Bruxelles augmente durant la guerre, ce constat ne se limite pas à un regain de dévotion. Les églises sont les rares endroits où la population se sent à l'abri de la surveillance allemande. Plus encore, suivre la messe devient un acte de résistance en soi³². L'autorité morale de l'Église est à cette époque beaucoup plus importante qu'aujourd'hui, la majorité des Belges sont des catholiques pratiquants. Les points de vue adoptés par les leaders religieux de l'époque ont un énorme impact sur la population.

DES MAINS BELGES POUR DES CANONS ALLEMANDS

En novembre 1916, le cardinal Mercier publie une lettre pastorale enflammée contre la déportation obligatoire des travailleurs sans emploi vers l'Allemagne.

À mesure que le conflit s'enlise, de plus en plus de travailleurs allemands sont débauchés et enrôlés dans l'armée. Or, le front réclame plus de munitions que l'industrie de guerre allemande ne peut en produire. Le manque de main d'œuvre en Allemagne devient un gigantesque casse-tête. À partir de la fin 1915, l'occupant joue la carte de l'embauche de travailleurs belges sur base volontaire. La promesse de bons salaires sert d'appât. La presse collaboratrice maintient l'illusion en vantant des conditions de travail optimales. Peu de Belges s'engagent spontanément³³.



Travail dans l'industrie de guerre © MRA



Photo d'un travailleur, avant et après sa déportation © H. Pirenne

Dans le courant de l'année 1916, l'Allemagne opte pour le travail forcé. Avec son économie paralysée, la Belgique est un réservoir de travailleurs sans emploi. Tous les hommes de plus de 17 ans et de moins de 55 ans au chômage sont concernés par cette mesure. Dans son *Cri d'alarme des Evêques belges à l'opinion publique*, Mercier parle d'esclavage obligatoire à la botte des objectifs militaires allemands³⁴. En janvier 1917, environ 1 300 Bruxellois sont déportés vers l'Allemagne au départ de la gare du Midi. Au total, des dizaines de milliers de Belges connaissent le sort du travail obligatoire. La majorité d'entre eux reviendra, mais en piteux état. Ils ont pour la plupart besoin de soins. Ils sont méconnaissables, laminés par la faim et les mauvais traitements. Tuberculose, traumatismes, dépression³⁵! La façon dont les voyages sont organisés est un choc pour l'opinion publique. Dans la mesure du possible, les conseils communaux essayent de dissimuler à l'occupant les listes de travailleurs sans emploi. Les hommes qui n'y échappent pas atterrissent dans des camps de répartition en Allemagne après plusieurs jours de voyage en train dans des conditions extrêmement rudimentaires. De là, ils sont envoyés vers leur lieu de travail définitif³⁶. Dans les usines de la marque Krupp par exemple, la tuberculose sévit. La soupe au céleri-rave est brunasse. Les travailleurs qui protestent en reçoivent moins ou doivent rester debout des heures durant dans la neige³⁷.

Les vives protestations de Mercier atteignent leur cible. Dans la zone du gouvernement général, Von Bissing craint les révoltes et encore plus de salir une réputation internationale déjà largement entachée. Il réussit à convaincre Berlin de suspendre les déportations vers l'Allemagne à partir de mars 1917. Mais la relative tranquillité gagnée dans les territoires dirigés par le gouvernement général ne concerne pas la zone des étapes (« Etappegebiet »). Là-bas, les déportations se poursuivent sans modification³⁸. Les transports vers la zone du front se maintiennent également : en mai 1917, un convoi de travailleurs démarre de la gare du Nord vers le Luxembourg pour participer aux travaux de défense des troupes allemandes. ■



Caricature dénonçant les déportations obligatoires (Collection Keym) © AVB
 « La traite des blancs. À coup de révolver : – il gagnera sa vie en Allemagne. – je n'ai plus que lui, et vous ne me l'arracherez pas!... »

Arrêts intermédiaires

THÉMATIQUES :

> *l'impact de l'occupation sur la vie quotidienne.*

La guerre, ce n'est pas seulement LA « grande histoire » avec les déportations, le patriotisme, la politique, les héros et les victimes. Elle s'immisce aussi dans le quotidien des Bruxellois. Durant le parcours, vos élèves ont été amenés à s'interroger sur les conséquences des privations imposées par l'occupant.

LA LAINE OU LA VIE !

Si Bruxelles devient le siège administratif principal des Allemands, c'est aussi une ville où les soldats du front en permission viennent profiter de quelques jours de congé. En août 1916, 21 000 soldats allemands stationnent à Bruxelles. Ce n'est pas sans impact sur la prostitution ; le nombre de prostituées croît de manière exponentielle rue Saint-Laurent, à proximité immédiate de la collégiale Sainte-Gudule. Ce phénomène social place l'occupant face à un nouveau défi : la lutte contre les maladies sexuellement transmissibles. Il crée même à cet effet une police des mœurs. Du côté des Bruxellois, la tension monte. Les prostituées belges qui fréquentent ouvertement des soldats allemands essuient le mépris de la population³⁹.

La ville est ainsi plongée dans toute une série de réalités nouvelles, parfois difficiles à endurer. Certains soirs, on impose un couvre-feu : interdiction de sortir en rue après 21 heures jusqu'au lendemain matin ! L'occupant instaure également l'heure d'Europe centrale : toutes les horloges doivent être avancées d'une heure. De la sorte, l'heure est la même qu'en Allemagne, ce qui rend la gestion allemande plus efficace. Toute personne de plus de 15 ans doit obligatoirement demander des papiers d'identité et peut ainsi être contrôlée à tout moment. La guerre a jeté les bases de la future carte d'identité belge⁴⁰.



Changement d'heure en 1917 © AVB
«Potverdeck, ça est un bazar avec toutes ces heures!»



Un exemple de résistance passive :
porter les trois couleurs nationales © AVB
«Trois compères fêtent le 21 juillet 1916!!»

La résistance passive prend des formes parfois très subtiles. Porter des vêtements de couleur noire avec des touches de jaune et de rouge permet par exemple de rendre hommage discrètement aux couleurs de la Belgique. Accrocher une feuille de lierre, cette plante à feuillage persistant, au revers de sa veste devient le symbole du roi et du patriotisme. Fêter le 21 juillet est naturellement prohibé sous l'occupation. Mais de nombreux Bruxellois transgressent cet interdit en allant discrètement se promener ce jour-là dans des lieux historiquement importants comme la place des Martyrs où trône un monument dédié aux victimes de l'indépendance de 1830⁴¹.

Mais ce sont surtout les réquisitions allemandes qui mettent la vie quotidienne des Bruxellois sous pression. La perception des impôts de guerre ne suffit pas à financer le conflit. L'Allemagne a radicalement greffé son économie sur la guerre. Sa production agricole limitée doit être compensée par des importations.



Réquisition des pneus de vélo © AVB
 «Janvermille!! moi je m'en fous tu séi!!
 avec cette petite transformation on se tire
 d'affaire hein!!!»



Réquisition des laines © AVB
 «Derniers adieux! Surtout mon ami prenez en
 bien soin, le pauvre chéri, témoin de toutes mes
 félicités passées!!»

Des aliments mais aussi des matières premières sont réquisitionnés et partent en grande quantité vers l'Allemagne. La ville est placardée d'ordres de réquisitions portant chaque fois sur de nouveaux produits: laine, matelas et coussins sont recyclés en manteaux ou couvertures pour l'armée allemande. Les Bruxellois peuvent adoucir leur souffrance en bourrant leur matelas de paille ou de foin. Mais lorsqu'en 1918, ces matières sont également réquisitionnées, il ne leur reste plus que du vieux papier pour dormir.

Le métal doit aussi être livré. Poêles, poignées de porte, services, robinets, etc. Les cuivres, étains, bronzes ou nickels reçoivent une nouvelle vie pour servir la machine de guerre allemande. Vélos et chambres à air servent quant à eux à tirer les convois allemands. L'ensemble de ces mesures pèse très lourd sur la population de la ville qui s'appauvrit et souffre de la faim⁴².



La saisie du cuivre en 1917 © AVB
« Oie, oie, ça est chic, zèle, plus de casseroles à nettoyer! »

LES ANIMAUX DOMESTIQUES DANS LA GUERRE

Le pillage organisé touche également les animaux. Depuis l'invasion de la Belgique jusqu'en novembre 1918, les Allemands réquisitionnent porcs, bœufs, chevaux, chiens, lapins, pigeons et ânes. L'animal n'est pas plus à l'abri que l'homme. À la fin de la guerre, le cheptel belge est à ce point décimé qu'il faudra des années aux éleveurs pour le reconstituer. À Bruxelles, les chevaux sont réquisitionnés deux fois par an et rassemblés sur la place du Trône, à proximité du palais Royal. Ils sont d'une grande valeur pour l'occupant qui les envoie au front ou en Allemagne⁴³.

Les chiens de plus de 40 cm sont également saisis et envoyés sur le front où ils sont entraînés à retrouver les blessés ou à tirer des charges comme les mitrailleuses; ils deviennent coursiers, chasseurs de rats, ambulanciers, veilleurs, voire agents de liaison⁴⁴. L'américaine Julia Helen Twells décrit dans son livre consacré à ses années d'occupation le désespoir et la panique provoqués par la réquisition des chiens. Certains Bruxellois préfèrent les exécuter plutôt que de les savoir aux mains de l'ennemi. Elle-même cache ses chiens pour leur éviter le même sort⁴⁵. ■



Réquisition des chiens en 1917! © AVB
« C'est-il à vous c'cabot-là? Madame, faudra qu'il passe sous la toise... 0,40 m maximum! »



À gauche du Théâtre de la Monnaie, inscriptions « Aux Caves de Munich » et « Dépôt de la brasserie zum Löwenbräu » sur la devanture d'un café © AVB

ARRÊT 7

Place de la Monnaie



THÉMATIQUES :

- > la culture allemande à Bruxelles avant et pendant la guerre,
- > les cinémas et théâtres pendant l'occupation.

'SPRECHEN SIE DEUTSCH?'

Avant la guerre, la célèbre rue d'Aerschot s'appelait rue de Cologne. La place de Dinant, au centre-ville, portait le nom place de Bavière. Et la rue d'Allemagne, le long des abattoirs d'Anderlecht, fut renommée rue Ropsy-Chaudron après le conflit. Ceci n'est qu'un petit aperçu du grand nombre d'artères qui, avant 1914, faisaient référence à un pays hautement considéré. Le voilà soudain devenu maudit⁴⁶.

Avant-guerre, l'Allemagne est l'exemple à suivre pour de nombreux pays européens. Les Allemands brillent dans l'art, la littérature et les sciences. Beethoven, Bach et Wagner sont les noms les plus connus, mais la liste est bien plus longue avec des écrivains comme Thomas Mann, Goethe ou encore le peintre Caspar David Friedrich ou l'historien Léopold Von Ranke. À Bruxelles, pour toute famille fortunée, il est de bon ton de faire appel à une « Fraulein » pour enseigner l'allemand aux enfants⁴⁷. Les boutiques et grands magasins allemands sont à la mode. Juste à côté de l'Innovation, rue Neuve, on fait ses courses dans le grand magasin Tietz. On sert aussi de la bière allemande dans les cafés dont certaines devantures mentionnent « Aux caves de Munich » ou « Dépôt de la Brasserie zum Löwenbräu »⁴⁸.



La Monnaie – janvier 1914
Affiche de l'opéra Parsifal © La Monnaie

La communauté allemande est alors fortement représentée à Bruxelles, notamment autour de la place de La Monnaie. On y trouve des échoppes où l'on vend des journaux et des livres allemands. Six mois avant le début de la guerre, en janvier et février 1914, La Monnaie présente triomphalement l'opéra *Parsifal* de Richard Wagner⁴⁹.

'NEIN! ICH WOLLTE KEIN DEUTSCH MEHR LERNEN'

La guerre met un terme à cette relation amoureuse avec la culture allemande. Cela commence de manière très brutale le 3 août 1914 lorsque de nombreux commerces allemands sont saccagés. Les vitrines de Tietz volent en éclats. Non loin, sur l'avenue du Nord (actuelle avenue Adolphe Max), une brasserie allemande est prise d'assaut. En tout, c'est une cinquantaine de lieux qui sont visés dans les premiers jours de la guerre. Le bourgmestre Adolphe Max interdit même les rassemblements et autres manifestations afin de ramener le calme. La plupart des Allemands et Autrichiens installés à Bruxelles quittent la ville précipitamment⁵⁰. Le ton est donné. L'amour se transforme en haine. Des caricatures dépeignent les Allemands comme des sauvages assoiffés de sang ou les associent à des cochons⁵¹.

L'occupant lance une grande « campagne de communication » ; il doit changer son image. Son ambition : propager la culture allemande au sein d'une population hostile. Si le Théâtre Royal du Parc est exclusivement réservé au divertissement des Allemands, le Théâtre Royal de la Monnaie sera l'outil de cette offensive de charme. Dans la programmation, on mise sur le répertoire wagnérien : 16 des 70 concerts sont consacrés au compositeur de la *Walkyrie*.

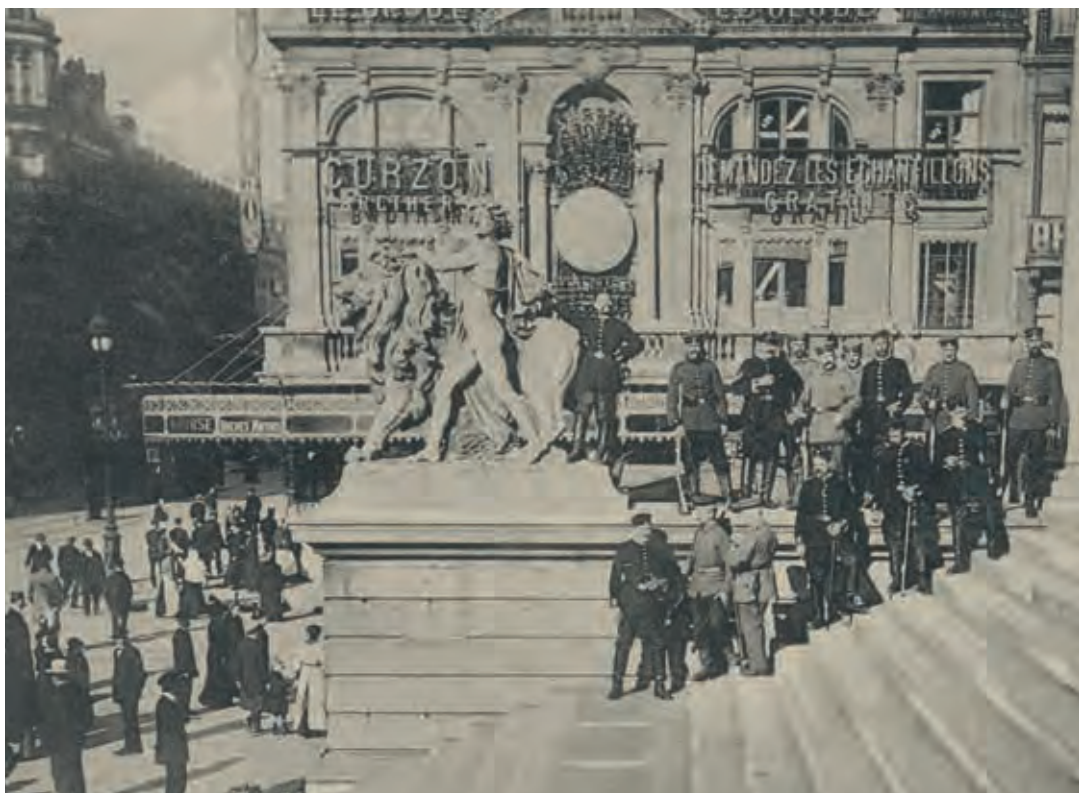


L'empereur allemand Guillaume II en « vampire terrestre » © AVB

Les autres théâtres bruxellois ne subissent pas le même sort. La plupart d'entre eux ouvrent de nouveau leurs portes à partir d'octobre 1914. Les Allemands n'interfèrent pas dans leur programmation, même si des extraits de spectacles sont parfois censurés. Les railleries à l'égard de l'occupant sont tolérées. Le Théâtre de la Gaîté, rue Fossé aux Loups, proche du Théâtre de La Monnaie, alterne de courtes représentations de danse et de théâtre comique. Des pièces consacrées aux problèmes quotidiens des Bruxellois sont parfois au programme. Un titre comme *Ouie, ouie, y'a plus de houille* est éloquent... Les cinémas bruxellois continuent de faire salle pleine. La population a besoin de soupapes d'échappement. Au cinéma, au moins, il fait chaud, et le quidam peut oublier la misère du quotidien⁵². ■



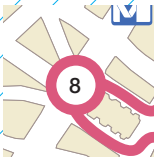
Détail de la façade du Théâtre de la Gaîté, rue Fossé aux loups © CC BY-SA 3.0 EmDee



Soldats allemands sur les escaliers de la Bourse © AVB

ARRÊT 8

La Bourse



THÉMATIQUES :

> *la presse censurée et la presse clandestine.*

LA GUERRE SUR PAPIER

Un peu partout en ville, il est courant de voir des attroupements de Bruxellois devant des affiches placardées aux murs. De cette manière, le gouvernement allemand communique ses directives ainsi que des informations filtrées. Les nouvelles objectives et nuancées, elles, se font rares. De nombreuses rédactions de journaux ferment leurs portes en 1914 car elles refusent de collaborer avec l'occupant. Les journaux qui poursuivent leurs activités le font sous tutelle allemande ; il s'agit de la presse censurée.



Des Bruxellois lisent les directives placardées par les Allemands sur les murs de la Bourse © AVB

Il y a plus d'un siècle, un kiosque à journaux fait déjà partie du paysage de la Bourse. Pendant la guerre, son enseigne affiche des « Zeitungen ». Il s'agit de l'un des points de vente de journaux méticuleusement contrôlés par les Allemands⁵³. Ces journaux ne se limitent pas à diffuser la propagande allemande. Leur contenu censuré est subtilement remplacé par des faits divers, des publicités et autres feuillets. Dans les articles à proprement parler, on suscite la discussion et on sème le doute. La décision du gouvernement belge de rejeter l'ultimatum était-elle, par exemple, vraiment légitime ? En ce qui concerne les nouvelles du front, les avancées des Alliés sont bien sûr minimisées. On interdit parfois la parution de certains articles en dernière minute, si bien que des colonnes blanches, non imprimées, figurent dans certains journaux⁵⁴.



Soldat allemand place de la Bourse © MRA



Het Volk, 1/12/1914 – Une colonne censurée
© KBR

La riposte ne se fait pas attendre. En marge de la presse censurée, une presse clandestine apparaît. Le quartier de la Bourse est un des hauts-lieux de la distribution, sous le manteau, de journaux comme *La Libre Belgique* ou *De Vlaamsche Leeuw*⁵⁵.

Ces journaux sont le symbole de la résistance. Pendant les quatre années de guerre, les caricatures, les articles et les blagues de *La Libre Belgique* ridiculisent l'occupant et tentent de remonter le moral de la population. Les personnes qui sont contrôlées par l'autorité en possession de journaux interdits risquent jusqu'à trois ans de prison et de lourdes amendes. Ceux qui prennent une part active dans la diffusion de cette presse risquent des punitions encore plus sévères.

D'autres journaux belges ne sont pas soumis à la censure allemande. Ils paraissent au Havre ou à Londres, on les appelle les journaux démenagés. ■



La Libre Belgique,
juillet 1916 – Une © AVB



Parade des troupes allemandes sur la Grand-Place © KBR

ARRÊT 9

Grand-Place



THÉMATIQUES :

- > Adolphe Max,
- > le rôle des communes et le Grand-Bruxelles,
- > la faim et les stratégies de survie.

À SON POSTE MAIS PAS SOUMIS

Bruxelles doit en grande partie à son bourgmestre Adolphe Max le fait d'avoir échappé aux destructions. Le 19 août 1914, alors que les troupes allemandes se rassemblent à l'entrée de la ville, il appelle la population au calme et demande de ne pas engager de résistance armée. « Aussi longtemps que je serai en vie et en liberté... – peut-on lire sur les affiches –, je protégerai de toutes mes forces les droits et la dignité de mes concitoyens. Je prie les habitants de faciliter ma tâche en s'abstenant de tout acte d'hostilité, de tout usage d'armes, de toute intervention dans les combats ou rencontres. » Et Max de conclure par un « Vive la Belgique libre et indépendante! Vive Bruxelles!⁵⁶ » Un extrait de cet appel est inscrit sur le monument commémoratif qui lui est dédié en 1958 à proximité de l'Atomium. Dès 1919, le boulevard du Nord est renommé en son honneur. Dans le quartier des Squares, une école perpétue également son souvenir.



Carte postale © KBR



Adolphe Max face à l'occupant allemand
© KBR



Monument à Adolphe Max (Laeken) © CP

Rester calme ne signifie pas se soumettre. Adolphe Max résiste. D'abord en rappelant aux Bruxellois leurs droits en temps de guerre. Dès août 1914, la police militaire allemande patrouille dans les rues, l'occupant manifeste sa présence de manière ostentatoire par des drapeaux. L'Hôtel de ville est l'un des bâtiments symboliques de la ville occupée par les Allemands. Max y passera quelques nuits pour tenter d'en conserver le contrôle et pour montrer à la population sa fermeté face à l'occupant⁵⁷.

Les Allemands s'appuient sur certaines structures politiques et administratives existantes, dont celles des communes, pour gouverner le territoire occupé et régler la vie administrative au niveau local. Chaque camp trouve son compte dans cette disposition. De son côté, le gouvernement belge en exil y voit un moyen de garantir la continuité de l'administration jusqu'à la fin de la guerre. Pour les Allemands, les communes constituent un lien direct avec la population et permettent de maintenir l'ordre. Ils font tout pour contrôler ces autorités locales. À Bruxelles, depuis 1874, les bourgmestres des communes de l'agglomération (16 à la veille de la guerre*) se réunissent pour gérer ensemble des questions d'intérêt commun. L'occupant allemand exige un interlocuteur privilégié. L'agglomération bruxelloise est dès lors réorganisée en un «Grand-Bruxelles» dans lequel le bourgmestre de Bruxelles-ville, Adolphe Max, tient le rôle d'intercesseur entre les 16 communes et le gouvernement allemand⁵⁸.

* Anderlecht, Auderghem, Bruxelles, Etterbeek, Forest, Ixelles, Jette-Saint-Pierre, Koekelberg, Laeken, Molenbeek, Saint-Gilles, Saint-Josse-ten-Noode, Schaerbeek, Uccle, Watermael-Boitsfort et Woluwé-Saint-Lambert.



17 novembre 1918 – La population afflue sur la Grand-Place pour assister au retour d'Adolphe Max © AVB

Comme les communes du pays négocient directement avec l'occupant, c'est à ce niveau en particulier que les tensions sont les plus vives⁵⁹. Plusieurs bourgmestres, dont Adolphe Max, en font les frais. Dans le courant du mois de septembre 1914, ce dernier s'oppose au paiement de l'impôt de guerre colossal qui s'élève à 50 millions de francs belges. À peine un mois après l'invasion, il est arrêté et déporté en Allemagne où il passera le reste de la guerre. Mais cette courte période à la tête de la ville occupée suffira à faire de lui un héros de renommée internationale⁶⁰. Le 17 novembre 1918, lorsque Maurice Lemonnier, le bourgmestre faisant fonction, proclame officiellement la libération de la capitale et célèbre le retour d'Adolphe Max, l'aura du bourgmestre déporté se confirme. On vient de loin, parfois de Hollande, pour célébrer sa joyeuse entrée sur la Grand-Place. Cinq jours plus tard, Max célèbre à son tour le retour du roi Albert I^{er} ⁶¹.



Adolphe Max et Albert I^{er}, héros de la 1^{ère} Guerre mondiale © AVB

BRUXELLES A FAIM

À la fin de l'année 1917, un grand nombre de Belges – 40 % selon certaines estimations⁶² –, font la file pour la soupe. Le temps d'attente est si important qu'on n'hésite pas à apporter des chaises pliantes ou à se relayer en famille. En ce temps de guerre, on improvise et on se débrouille. Les ménagères échangent des recettes de pain de viande sans viande ; le beurre est remplacé par de la margarine ; le café, le pain et les pommes de terre disparaissent des tables.



*Bijouterie Royale – Le contraste des choses.
Nos étalages en 1917 © AVB
« La nourriture aussi chère que des bijoux »*

Le point faible de la riche Belgique d'avant-guerre réside dans la production alimentaire. Le pays est depuis longtemps tributaire des importations. Au début de la guerre, les traditionnelles sources d'approvisionnement sont coupées. Les stocks de nourriture sont réquisitionnés ou pillés par l'armée allemande. Les rares productions agricoles du pays ne peuvent plus atteindre les villes. Sur le plan international, la flotte britannique paralyse tout transport maritime. Le peu de nourriture disponible atteint des prix exorbitants. À partir de 1917, tout le monde dépend d'une manière ou d'une autre de l'aide alimentaire⁶³.

À Bruxelles, dès septembre 1914, sous l'impulsion d'Adolphe Max, quelques personnalités de premier plan du monde financier et industriel fondent un comité d'aide au ravitaillement. Cette première initiative à l'échelon local se métamorphose rapidement en une méga-organisation internationale. Ce Comité National de Secours et d'Alimentation (CNSA) est massivement ravitaillé durant les quatre années de guerre par la Commission for Relief in Belgium. Celle-ci est dirigée par Herbert Hoover, futur président des États-Unis. Des tonnes de blé, de maïs, de riz, de légumes en conserve, mais aussi des chapeaux, des jouets ou des chaussures arrivent en Belgique et sont distribués de la manière la plus équitable possible par le Comité⁶⁴. Sans cet élan de solidarité internationale et l'importante contribution américaine, une catastrophe humanitaire aurait sans aucun doute frappé le pays.



Grand-Place – « Les Ducs de Brabant » © AVB
File devant un restaurant économique



Tout le monde sur ses légumes. © AVB
Un boulevard pendant la guerre
« Oïe! Tintje. Tu saies plus si ça sont les patates ici? »

La crise alimentaire touche toutes les couches de la population, même la petite bourgeoisie. Les propriétaires, rentiers, commerçants et fonctionnaires sont eux aussi durement touchés par la guerre. Leurs rentrées financières chutent littéralement : les locataires ne peuvent plus payer leur loyer, les magasins doivent fermer par manque de clients et d’approvisionnement, l’inflation engloutit leurs économies. Pour épargner à ces nouveaux pauvres la honte de la soupe populaire, le CNSA ouvre des « restaurants économiques » où on distribue des repas complets pour un coût modique⁶⁵.

Au fil du temps, des étudiants, des artistes, des fonctionnaires communaux et des enseignants se côtoient également à ces tables. À Bruxelles, ces quelques dizaines de restaurants économiques nourrissent environ 11 % de la population. L’un d’entre eux se trouve sur la Grand-Place, dans la maison des Ducs de Brabant⁶⁶.

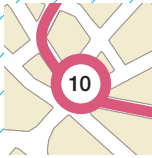
Autre réponse étonnante au besoin en nourriture : les Bruxellois se mettent à cultiver. À partir de 1915, des parcs, des parterres décoratifs et même de grands boulevards sont transformés en potagers. La population profite des terrains en friche du quartier de la Putterie, démoli juste avant la guerre en prévision de la jonction Nord-Midi, pour cultiver pommes de terre et légumes. En juillet 1917, la commune de Schaerbeek autorise la plantation de choux sur les platebandes du boulevard Lambert⁶⁷. ■



Place St-Jean © AVB – Statue de Gabrielle Petit

ARRÊT 10

Place Saint-Jean



THÉMATIQUES :

- > *les actes patriotiques,*
- > *l'évolution de la mode féminine.*

FEMMES SUR PIÉDESTAL

Pendant la guerre, la résistance passive est passible d'amende, de peine d'emprisonnement ou de déportation. Celui qui franchit le pas de la résistance active risque l'exécution. Le terme « résistant » n'est pas employé comme tel en 1914. À l'époque, on parle plutôt de « patriote ». La « Résistance » comme nous l'entendons aujourd'hui apparaît avec la Seconde Guerre mondiale.

En 1914, les patriotes s'occupent de renseigner les Alliés, de distribuer des journaux clandestins ou de faire passer les frontières. Ceux qui s'engagent dans l'espionnage sont souvent de simples citoyens à qui l'on demande de s'improviser « espions » pour le compte des Alliés. Par ailleurs, très peu d'actes de sabotage sont menés par des civils ; la résistance armée est plutôt exercée au front, sur le terrain militaire⁶⁸.

Edith Cavell est une figure emblématique de la résistance. Quand elle est arrêtée par les Allemands en avril 1915, cette Anglaise est à la tête d'une école d'infirmières à Bruxelles. Accusée d'avoir fait passer la frontière à des soldats alliés, elle est condamnée à mort le 11 octobre 1915 par le tribunal militaire installé dans le Sénat. Le lendemain, elle est fusillée au Tir National à Schaerbeek, là où s'élèvent aujourd'hui les bâtiments de la VRT et de la RTBF⁶⁹.



Edith Cavell © KBR

Le personnage qui se dresse fièrement depuis 1923 sur le socle de la place Saint-Jean représente Gabrielle Petit. L'aide-magasin, née à Tournai, s'inscrit au début de la guerre comme volontaire à la Croix-Rouge. Un an plus tard, elle entre dans le réseau de renseignement anglais et rapporte les déplacements des troupes allemandes localisées juste derrière le front, dans le Hainaut et le nord de la France. À Bruxelles, elle distribue le journal clandestin *La Libre Belgique*. Le 1^{er} avril 1916, elle connaît le même sort qu'Edith Cavell. Un mois plus tard, une liturgie solennelle est célébrée en son honneur à l'église Notre-Dame aux Riches-Claires. Y assister en pleine occupation constitue un véritable acte de résistance passive⁷⁰.

Immédiatement après la guerre, le mythe est créé, et il perdure. Albert Bailly décrit dans un ouvrage édité en 1919 la réaction de Gabrielle Petit face à un soldat allemand qui voulait lui venir en aide au Tir National : « Je vous remercie, monsieur. Je n'ai pas besoin de votre aide. Vous allez voir comment une jeune fille belge sait mourir. » Et Bailly poursuit : « Et la démarche vive et alerte, elle va bravement à la mort [...]. Les soldats sont tremblants et pâles. Gabrielle salue l'aumônier et, d'un bond, se place devant les fusils, à cinq mètres du peloton. Un officier s'approche d'elle et veut lui bander les yeux. Mais, d'un geste rapide qui égratigne la joue du Boche, Gaby rejette le bandeau. Quelques secondes terribles. Un commandement bref. Une détonation. Gabrielle Petit tombe, frappée en plein cœur, face à l'ennemi [...]»⁷¹

LES ÉCRITS S'ENVOLENT

Dans les années 20, un film met en scène Gabrielle Petit transmettant ses informations aux Alliés à l'aide de pigeons-voyageurs. Depuis la fin du 19^e siècle, les principaux corps d'armée européens transmettent leurs messages de cette manière. Dès le début de l'occupation, les pigeons se font messagers clandestins. En septembre 1914, les Allemands réquisitionnent près de 75 000 de ces volatiles



*Square des Blindés © CP
Monument au « Pigeon Soldat » et aux
« colombophiles belges morts pour la patrie »*

et les rassemblent dans le parc du Cinquantenaire pour les abattre. Adolphe Max parvient à éviter cette hécatombe au dernier moment. Pour lui, ces mesures entrent en conflit avec les lois martiales et celles de la propriété privée. Dès lors, les Allemands se contentent d'établir une réglementation très stricte relative à la colombophilie. Ils exercent un contrôle direct sur les heures de vol, le transport, la vente ou l'échange des animaux. En dépit de cette menace, les colombophiles deviennent de redoutables patriotes. Sur le square des Blindés, au centre-ville de Bruxelles, un monument leur est dédié⁷².

TOUJOURS PLUS HAUT ?

Place Saint-Jean, la sculpture montre Gabrielle Petit portant, sous son manteau, un vêtement qui rappelle les drapés de l'Antiquité. Ce vêtement intemporel fait d'elle le symbole de toutes les femmes mortes pour la patrie. La longueur de sa robe renvoie par contre à la période 14-18. Avant la guerre, les robes ne laissaient apparaître que le bout des chaussures. À partir de 1916, les femmes montrent leurs chevilles et leurs bottines – il s'agit là d'une tendance qui s'était amorcée dans la haute couture, chez Paul Poiret, dès 1910-. En 1918, elles découvrent une partie de leurs mollets. Cette évolution est en partie la conséquence de la vie quotidienne en temps de guerre. Les femmes courent pour se ravitailler, certaines participent à l'aide humanitaire. Les vêtements s'adaptent à cette plus grande mobilité, ils deviennent plus pratiques. Enfin, des jupes plus courtes, c'est aussi une manière d'économiser du textile.

Après la guerre, la mode continue à évoluer vers des vêtements plus souples. Pendant les années folles, la culture américaine gagne la Belgique : le jazz, les cigarettes... Coco Chanel, créatrice de mode française, introduit le style « garçonne » : les femmes portent des pulls, des jupes plissées à taille basse et des cheveux coupés courts. Les jupes à cerceaux, les corsets compliqués et les chignons de la Belle Epoque qui emprisonnaient la femme disparaissent pour une plus grande liberté. Avant et pendant la guerre, les cheveux lâchés et le rouge à lèvres étaient encore associés à la prostitution. Ils évoquent maintenant un goût personnel plus qu'une classe sociale⁷³. ■



La mode avant 14-18 © AVB



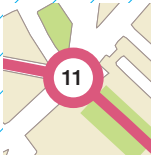
La mode pendant la guerre © AVB



Le roi Albert I^{er} © AVB

ARRÊT 11

Place de l'Albertine



THÉMATIQUES :

- > les derniers mois de guerre,
- > la libération de Bruxelles,
- > les acquis sociaux et politiques conséquents au conflit.

BRUXELLES LIBÉRÉE

Automne 1918. L'Allemagne est sur les genoux. À partir de la mi-octobre, l'armée belge sort de la boue et lance les offensives finales avec les Alliés. Le 19 octobre, le repli des Allemands est général. Bruxelles se transforme à nouveau en ville de transit. Les Allemands y passent, mais cette fois en route vers l'est. Certains soldats rejettent l'autorité de l'Empereur et installent à Bruxelles, le 9 novembre, le « Conseil révolutionnaire des soldats ». Ils fraternisent avec les Belges et s'engagent avec eux dans des combats contre l'occupant allemand. Pendant ce temps, Bruxelles baigne dans le chaos ; la population attend la libération qui se rapproche⁷⁴.

Le 11 novembre, le gouvernement allemand signe l'armistice dans un wagon de train à Compiègne, en France.



22 novembre 1918 – boulevards du centre –
© MRA – Entrée du roi Albert I^{er} et de son armée
dans Bruxelles



22 novembre 1918 – Parlement © MRA
« discours du trône »



Mont des Arts © CP – Statue équestre d'Albert I^{er} en uniforme militaire

Le 17 novembre, Bruxelles est officiellement libérée. Adolphe Max revient.

Le 22 novembre, c'est l'apothéose. Il avait quitté Bruxelles comme un héros; il revient comme un héros. Albert I^{er}, à la tête de son armée, entre en ville sur un cheval blanc. Depuis la porte de Flandre, la population forme un cordon ininterrompu jusqu'au Parlement. Le Roi y prononce son fameux discours annonçant l'introduction du suffrage universel masculin pur et simple et la création d'une université flamande à Gand⁷⁵.

À partir des années 1960, les historiens ont nuancé le rôle joué par Albert I^{er} durant le conflit. Il est aujourd'hui notoire qu'il a essayé de conclure une paix séparée avec les Allemands en échange du maintien de l'indépendance de la Belgique; ce que les Allemands refusèrent. Le rôle joué par Albert I^{er} durant la guerre est complexe. Mais durant toute la période de l'entre-deux-guerres, il demeure un mythe intouchable⁷⁶. Ses contemporains l'admirent, à juste titre. Contrairement aux autres officiers alliés, il a cherché à épargner ses soldats, ne les a pas considérés comme de la chair à canon. Son séjour dans une simple villa de la Panne, non loin du front, durant tout le conflit, et son écoute face à la souffrance de la population suscitent également le respect⁷⁷.

Sa chute mortelle du haut d'une falaise de Marche-Les-Dames en 1934 frappe le pays d'effroi. À Bruxelles, on cherche comment commémorer ce roi aimé de tous. Après plusieurs projets qui ne voient pas le jour, on édifie à sa mémoire une statue équestre et une bibliothèque nationale, l'Albertine ou Bibliothèque Albert I^{er}. La statue est inaugurée en 1951, la bibliothèque, 17 ans plus tard⁷⁸.

LES FRUITS DE LA GUERRE

Juste avant le début de la guerre, les conditions de travail demeurent celles du 19^e siècle : le travail est très dur, sous-payé et les journées sont longues. Au lendemain du conflit, l'appel de la population pour plus d'équité sociale est entendu. Le Parti Ouvrier Belge organise des manifestations de masse pour revendiquer l'introduction du suffrage universel masculin pur et simple. L'élite du monde économique comprend que l'acquisition de ce droit n'est qu'une question de temps⁷⁹.

La souffrance vécue durant la guerre pèse de tout son poids. Quelques jours après l'armistice, Albert I^{er} signe dans son quartier général à Loppem un accord avec des personnalités du monde politique et économique. Il mentionne quelques-unes de ces décisions dans son « discours du trône » du 22 novembre 1918. Le suffrage universel masculin pur et simple, qui donne le même droit de vote à chaque homme de plus de 21 ans, est acquis. Il remplace donc le suffrage universel plural qui accordait aux hommes fortunés deux, voire trois voix. L'idée que les profiteurs de guerre, enrichis sur le marché noir durant les quatre années du conflit, disposent d'un poids politique plus important que les soldats ayant vécu l'enfer du front est inconcevable⁸⁰. Les veuves et les mères dont le fils est mort à la guerre reçoivent également, en compensation, un droit de vote. Mais les autres femmes devront attendre jusqu'en 1948 car les socialistes et les libéraux craignent qu'elles ne votent pour les « curés »⁸¹.

La promulgation du droit de vote universel masculin pur et simple en Belgique prend corps sur fond de tensions sociales et de révoltes populaires en Europe. Épuisés de s'être jetés « gratuitement » dans la mêlée, les Allemands ont chassé leur Empereur le 9 novembre 1918 et installé la République. En Russie, les bolchéviques défendent leur révolution d'octobre 1917⁸².

Fort de son nouveau poids politique acquis après les élections de 1919, le Parti Ouvrier Belge incite le gouvernement à s'engager dans d'autres réformes sociales. Les syndicats, les fonctionnaires et les employés obtiennent plus de droits. Les revendications des grèves de 1919 et 1920 aboutissent à l'introduction du salaire minimum et de l'assurance maladie en 1920. Un an plus tard, la durée du temps de travail est limitée à huit heures par jour et, en 1924-25, le système des pensions est généralisé⁸³.

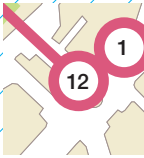
La situation sociale et économique dans l'immédiat après-guerre a un impact sur l'architecture. La production industrielle a du mal à se relancer. L'inflation, la pénurie de logements, le prix des matériaux et le coût moyen plus élevé du travail provoquent la flambée des prix de la construction. L'immeuble à appartements apparaît alors comme une solution économique. Par ailleurs, le manque en personnel oblige la moyenne et grande bourgeoisie à revoir son mode de vie. Vivre en appartement est désormais une option acceptable, d'autant plus que des innovations techniques telles que le parlophone améliorent le confort de ce type d'habitat. Présent avant la guerre mais en nombre limité, l'immeuble à trois et quatre niveaux se généralise. Le building apparaît, atteignant parfois 18 étages⁸⁴. ■



16 novembre 1918 – place Royale © AVB – Rassemblement des troupes allemandes

ARRÊT 12

Place Royale



THÉMATIQUES :

- > la situation à Bruxelles après l'armistice,
- > la paix,
- > la commémoration.

SITUATION EXPLOSIVE À BRUXELLES

Dans la capitale, les premiers signes du retrait de l'occupant sont perceptibles dès la mi-octobre 1918. Entre l'armistice, signée le 11 novembre, et le retour de l'autorité civile à Bruxelles le 17 novembre, la situation devient chaotique. Les familles de fonctionnaires allemands quittent la ville à la hâte. Bruxelles devient le passage obligé de dizaines de milliers de soldats allemands qui fuient l'arrivée des troupes alliées. La place Royale fait fonction de lieu de rassemblement pour les troupes allemandes sur le départ⁸⁵. Les Bruxellois voient passer des convois chargés des derniers trophées allemands : armes, explosifs et marchandises. La population affamée, difficilement contrôlable, pille ces trains avec pour conséquence des explosions dans les gares du Midi et de Schaerbeek. Ironie du sort, la plupart des dégâts matériels à Bruxelles surviennent après l'armistice⁸⁶.

CONCLUSION : VIVRE EN PAIX

Aujourd'hui, place Royale, nous circulons librement, tout comme ces touristes qui viennent dans le quartier apprécier les richesses des musées, la beauté de la ville. En Belgique, nous vivons en paix depuis une septantaine d'années. Nous allons à l'école ou au travail. Insouciants, nous profitons de nos vacances et de notre temps libre. Nous avons du mal à nous représenter les choses autrement, tellement cette situation nous paraît normale.

Mais... la paix est-elle si évidente ?

En juillet 1914, les Belges ne se sentent pas vraiment concernés par l'assassinat de l'héritier de l'Empire austro-hongrois. Qu'ont-ils à craindre ? La Belgique, pays neutre, n'a jamais connu de guerre depuis sa création. L'ambiance est alors estivale et légère. On discute du Tour de France. Ceux qui peuvent se le permettre partent en vacances.



© <http://www.belgian-navy.be/t4673-les-affiches-publicitaires-du-debut-du-20e-siecle>

On prend le train pour rejoindre le littoral. Lors de ce chaud mois de juillet, de nombreux Bruxellois recherchent la fraîcheur dans les bois autour de la ville ou gagnent leur maison de campagne dans les communes vertes de la capitale⁸⁷. Le 4 août, l'impensable se produit. Les Allemands mettent fin à 84 années de paix. Tout le monde en reste interdit.

En 1918, les gens pensent que jamais plus pareil événement ne se reproduira. Avec la signature du traité de Versailles, la paix est garantie. La Société des Nations est fondée en janvier 1919 sous l'impulsion du président américain Woodrow Wilson ; elle doit faciliter le dialogue entre les États.

Pourtant, avec environ 140 guerres et conflits entre 1918 et 2012, le 20^e siècle se révélera cruel et terriblement sanglant⁸⁸.



© <http://www.lechronoscaphe.com/baignade-dans-la-mame/>

POURQUOI COMMÉMORER ?

Il y a de nombreuses raisons de commémorer une guerre vieille de 100 ans. En voici quelques-unes.

*/// Commémorer permet de savoir que cette guerre a véritablement existé...
... et qu'elle n'est pas si éloignée de nous.*

Si l'on fait rapidement le compte, en 2014, nous vivons en paix depuis moins longtemps que nos ancêtres en 1914. Nous n'avons donc pas encore gagné le record du temps de paix le plus long de l'histoire de la Belgique depuis sa création.

*/// Commémorer permet de comprendre ce qu'est vivre une guerre au quotidien...
... et qu'elle bouscule une société en profondeur.*

Froid, faim, maladie, répression, exécutions... En commémorant, nous gardons en mémoire le fait que les guerres ne provoquent pas seulement des morts et des mutilés à vie, elles jettent aussi des pans entiers de la population dans l'extrême pauvreté. Les souffrances endurées et le traumatisme subi sont la source des grands changements qui façonnent notre société d'aujourd'hui (suffrage universel, sécurité sociale,...).

*/// Commémorer permet de rendre hommage aux 10 millions de morts qu'elle a causés...
... et se poser la question : que voulons-nous retenir ?*

Se plonger dans la Première Guerre mondiale nous apprend que le 11 novembre n'est pas un jour de fête, mais un jour de commémoration de quatre années d'horreur, de morts en masse. S'intéresser à la Grande Guerre nous permet de comprendre que jamais auparavant une guerre n'avait été aussi brutale et totale. Dans une guerre, soldats, civils, enfants... tout le monde est touché.

Après une guerre, l'histoire est souvent écrite par les vainqueurs. Ceux-ci désignent des coupables et des héros. La commémoration peut ainsi être l'otage d'une mémoire collective. À l'inverse, elle peut devenir l'occasion de réinterroger l'histoire : quels torts ont les perdants ? Les vainqueurs sont-ils des héros ? Le temps et la réflexion permettent à une société de nuancer ces questions et leurs réponses. Aujourd'hui, les historiens ont démontré par exemple que l'Allemagne n'est pas LA grande coupable et qu'Albert I^{er} n'est pas sans ombre.

/// Commémorer permet de se souvenir d'un grand mouvement de solidarité internationale...

... et que le monde s'est mobilisé pour nous.

Les Belges doivent leur survie durant le conflit aux vivres envoyés par la Commission for Relief in Belgium. Aujourd'hui, lorsque nous nous mobilisons pour aider des populations qui subissent des guerres ou des catastrophes naturelles à l'autre bout du monde, nous devons garder à l'esprit que la population du pays a elle-même bénéficié d'un tel élan de solidarité.

/// Commémorer permet de prendre conscience que la paix et la démocratie sont précieuses et fragiles...

... et qu'elles peuvent voler en éclats si nous ne nous impliquons pas.

En Europe, sécurité et paix, protection sociale et bien-être, démocratie et liberté d'opinion, liberté de mouvement et égalité entre les gens sont des valeurs qui semblent aller de soi. Mais le 20^e siècle a prouvé, tant en Europe que dans d'autres parties du monde, que cette évidence pouvait aussi être rapidement balayée. Et le 21^e siècle ne fait pas mieux, la liste des conflits actuels est sans fin.

Sommes-nous protégés à jamais d'un conflit armé ? Des instances internationales comme les Nations Unies ou l'Union Européenne sont-elles garantes de la paix ?

/// Commémorer permet d'être vigilant : de petits incidents peuvent conduire à de gros conflits...

Connaître l'histoire est important, comme nous le rappelle la citation : « Qui ne connaît l'histoire est condamné à la revivre ». Cependant, nourrir la paix, c'est-à-dire préserver le dialogue, est tout aussi précieux pour éviter le pire : la guerre. ■

Notes

1. Gerard (E), p. 11.
2. De Schaepdrijver (S), 2004, pp. 43-44.
3. op. cit., pp.15-16.
4. op. cit., pp. 44-47.
5. op. cit., pp. 45-52.
6. Dumoulin (M) (e.a.), pp. 113-114.
De Schaepdrijver (S), 2004, pp. 43-44.
7. De Schaepdrijver (S), 2004, p. 79.
8. op. cit., pp. 80-87.
9. op. cit., pp. 93-101.
10. Van Ypersele (L), Debruyne (E) et Kesteloot (C), p. 28
Dumoulin (M) (e.a.), pp. 802-803.
11. De Schaepdrijver (S), 2004, p. 56.
12. op. cit., pp. 56-57.
13. op. cit., pp. 59-60 et 64.
14. Jaumain (S), Piette (V) et Pluvinage (G), p. 7.
15. De Schaepdrijver (S), 2004, pp. 62-73.
16. Piette (V) et Guillardian (D), p. 8.
17. op. cit., p. 9.
18. op. cit., p. 9.
19. Vanderpelen-Diagre (C) pp. 35-36 et 198.
20. De Schaepdrijver (S), 2004, pp. 60-66.
21. op. cit., pp. 78-79.
22. Jaumain (S), Piette (V) et Pluvinage p. 12.
23. op. cit., pp. 14-17.
24. http://www.senat.be/event/20140508_WO_II/doc/brochure_FR.pdf
25. Claisse (S), pp. 96-97.
26. http://www.buildingsagency.be/realisatieberichten_fr.cf m? key=2
27. De Vos (L), Bostyn (F) et Simoens (T), p. 39.
28. <http://www.wereldoorlog1418.nl/statistieken/#01>
29. Claisse (S), p. 113.
30. http://www.junior.senat.be/docs/wapenstilstand_fr.pdf
31. Jaumain (S), Piette (V) et Pluvinage (G), pp. 45-46.
Van Ypersele (L), Debruyne (E) et Kesteloot (C), p. 46.
32. De Schaepdrijver (S), 2004, p. 243.
33. op. cit., pp. 220-221.
34. op. cit., p. 227.
35. Amara (M) et Delplanck (T), in Jaumain (S) et Piette (V), 2005, A- pp. 82-83.
36. op. cit., p. 82.
37. De Schaepdrijver (S), 2004, p. 226.
38. op. cit., pp. 228-229.
39. Majerus (B), in Jaumain (S) et Piette (V), 2005, B- p. 51.
40. Jaumain (P), Piette (V) et Pluvinage (G), pp. 20-21.
41. op. cit., pp. 41-47.
42. Piette (V), in Jaumain (S) et Piette (V), 2005, A- pp. 69-70-76.
43. op. cit., p. 76.
44. Dumaine (D), pp. 48-49.
45. Twells (JH), pp. 217-219.
46. Van Ypersele (L), Debruyne (E) et Kesteloot (C), pp. 243-246.
47. Jaumain (S), Piette (V) et Pluvinage (G), p. 6.
48. op. cit., pp. 7-8.
49. Van der Hoeven (R), in Jaumain (S) et Piette (V), 2005, B- p. 21.
50. Jaumain (S), Piette (V) et Pluvinage (G), p. 8.
51. Di Jorio (I) et Pouillard (V), in Jaumain (S) et Piette (V), 2005, A- p. 40.
52. Van der Hoeven (R), in Jaumain (S) et Piette (V), 2005, B- pp. 21-23.
53. Di Jorio (I) et Pouillard (V), in Jaumain (S) et Piette (V), 2005, A- p. 47.
54. De Schaepdrijver (S), 2004, p. 238.
55. Jaumain (S), Piette (V) et Pluvinage (G), p. 48.
Van den Dungen (P), in Jaumain (S) et Piette (V), 2005, p. 15 sq.

56. Jaumain (S), Piette (V) et Pluvinage (G), p. 13.
57. op. cit., pp. 18-20.
58. Van Ypersele (L), Debruyne, (E), Kesteloot (C), 2014, pp. 29-34.
59. op. cit., pp. 17-18.
60. De Schaepdrijver (S), 2014, p. 130.
61. Jaumain (S), Piette (V) et Pluvinage (G), p. 24.
62. op. cit., pp. 55-57.
63. De Schaepdrijver (S), 2004, pp. 217-218.
64. Jaumain (S) et Symons (T), in Jaumain (S) et Piette (V), 2005, A- p. 51.
65. op. cit., p. 52.
66. op. cit., p. 58.
67. Scholliers (P), in Jaumain (S) et Piette (V), 2005, B- p. 37.
68. De Schaepdrijver (S), 2004, p. 220.
69. Jaumain (S) et Symons (T), in Jaumain (S) et Piette (V), 2005, A- p. 52.
70. Van Ypersele (L.), in Dupuis (H), Pomian (K) et Van Den Broeke (I), pp. 71-73.
71. op. cit., p. 75.
72. De Schaepdrijver (S), pp. 124-125.
73. Bailly (A), www.1914-1918/civil_gabrielle_petit.php
74. Willems (C), in Jaumain (S) et Piette (V), 2005, B- pp. 66-67.
75. Houssiau (J), Jaumain (S) et Piette (V), 2005, B- pp. 46-50.
76. Benvindo (B) et Pluvinage (G), in Jaumain (S) et Piette (V), 2005, A- pp. 117-118.
77. De Schaepdrijver (S), 2004, pp. 248-249.
78. Jaumain (S), Piette (V) et Pluvinage (G), pp. 52-53.
79. De Schaepdrijver (S), 2004, pp. 290-291.
80. Jaumain (S), Piette (V) et Pluvinage (G), p. 57.
81. Havaux (P), p. 51.
82. Grauwen (G), p. 16 sq.
83. Derom (P), pp. 201-213.
84. De Schaepdrijver (S), 2004, pp. 25-27.
85. op. cit., pp. 287-291.
86. op. cit., p. 296.
87. op. cit., pp. 233-234.
88. op. cit., pp. 297-298.
89. Van Dijk (P), pp. 8-9.
90. Jaumain (S), Piette (V) et Pluvinage (G), pp. 52-53.
91. Tallier (P-A), Jaumain (S) et Piette (V), 2005, pp. 28-32.
92. Jaumain (S), Piette (V) et Pluvinage (G), p. 5.
93. Barnavi (E) et Pomian (K), in Dupuis (H), Pomian (K) et Van Den Broeke, pp. 146-147.

Bibliographie générale

Claisse (S)

Du soldat inconnu aux monuments commémoratifs belges de la guerre 14-18, éd. Académie Royale de Belgique, Bruxelles, 2013.

Derom (P)

Les sculptures de Bruxelles, éd. Derom Gallery, Bruxelles, 2002.

De Schaepdrijver (S)

La Belgique et la Première Guerre mondiale, éd. P.I.E., Bruxelles, 2004.
De Groote Oorlog, éd. Houtekiet, Anvers, 2014.

Dumaine (D)

50 clés pour comprendre la Grande Guerre 1914-1918, Castor Doc, éd. Flammarion, Paris, 2014.

Dumoulin (M), (sous la dir.)

L'Entrée dans le XX^e siècle, éd. Le Cri-Histoire, Bruxelles, 2010.

Dupuis (H), Pomian (K) et Van Den Broeke (I), (sous la dir.)

14-18, c'est notre histoire!, catalogue de l'exposition éponyme, éd. Musée Royal de l'Armée, Bruxelles, février 2014.

- Barnavi (E) et Pomian (K), « La Première Guerre mondiale, matrice du XX^e siècle », pp. 143-152.
- De Vos (L), Bostyn (F) et Simoens (T), « De la guerre des hommes à la guerre des machines », pp. 25-40.
- Van Ypersele (L), « Résistance et collaboration », pp. 69-78.

Gerard (E)

La démocratie rêvée, bridée et bafouée, éd. Le Cri, Bruxelles, 2010.

Grauwen (G)

WOI was geen zinloze oorlog (entretien avec S. De Schaepdrijver) in: Knack Weekend, 01/01/2014, p. 16 sq.

Havaux (P)

La face cachée du Roi-Soldat in: le Vif L'Express, 14-20/02/2014, p. 51.

Jaumain (S) et Piette (V), (sous la dir.)

L'humour s'en va-t-en guerre. Bruxelles et la caricature en 14-18, coll. Fontes Bruxellae, Bruxelles, 2005. A

- Amara (M) et Delplancq (T), « Populations déplacées: réfugiés et déportés », pp. 79-84.
- Benvindo (B) et Pluvinage (G), « La libération de Bruxelles, 1918. Patriotisme et sortie de guerre », pp. 117-126.
- Di Jorio (I) et Pouillard (V), « La caricature comme propagande et les propagandes dans la caricature », pp. 39-50.
- Jaumain (S) et Symons (T), « Bruxelles a faim! », pp. 51-60.
- Piette (V), « Bruxelles réquisitionnée », pp. 69-78.

Jaumain (S) et Piette (V), (sous la dir.)

Bruxelles 14-18, la guerre au quotidien, éd. Cahiers de la Fonderie, n°32, Bruxelles, 2005. B

- Houssiau (J), « Le vêtement, miroir d'une société en guerre », pp. 46-50.
- Majerus (B), « Sex in the city », pp. 51-55.
- Piette (V) et Guillardian (D), « Ne tirez pas sur les ambulances », pp. 6-10.
- Scholliers (P), « La faim à Bruxelles en 14-18. Soupe populaire et restaurants économi-ques », pp. 34-40.
- Tallier (P-A), « Bruxelles brûle-t-il? Les explosions des trains de munitions dans les gares bruxelloises en novembre 1918 », pp. 28-33.

- Van den Dungen (P), «Les milieux de presse bruxellois pendant la Grande Guerre», pp. 15-20.
- Van der Hoeven (R), «La vie musicale bruxelloise à l'heure allemande (1914-1918)», pp. 21-23.
- Willems (C), «Des héros méconnus : les colombophiles et des pigeons», pp. 66-67.

Jaumain (S), Piette (V) et Pluvinage (G)
Bruxelles 14-18. Au jour le jour, une ville en guerre, coll. Historia Bruxellae, Bruxelles, 2005.

Twells (J-H)
In the prison city, Brussels, 1914-1918. A personal narrative, éd. Andrew Melrose, Londres, 1919.

Vanderpelen-Diagre (C)
Le Théâtre Royal du Parc. Histoire d'un lieu de sociabilité bruxellois (de 1782 à nos jours), éd. de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, 2008.

Vandeweyer (L)
WO I. Ook rampzalig voor huisdieren in België, éd. Leidschrift, Leiden, année 20, n°3, septembre 2005.

Van Dijk (P)
Immeubles à appartements de l'entre-deux-guerres, coll. Ville d'Art et d'Histoire, Bruxelles, 2006.

Van Ypersele (L), Debruyne (E) et Kesteloot (C)
Bruxelles. La mémoire et la guerre (1914-2014), éd. La Renaissance du Livre, Bruxelles, 2014.

SITES INTERNET

Slachtoffers van de eerste wereldoorlog in : De eerste wereldoorlog 1914-1918. <http://www.wereldoorlog1418.nl/statistieken/#01>

Le Parlement durant la Grande Guerre, brochure du Sénat. http://www.senat.be/event/20140508_WO_II/doc/brochure_FR.pdf

Commémoration à la Tombe du Soldat inconnu, brochure du Sénat. http://www.junior.senat.be/docs/wapenstilstand_fr.pdf

Colonne du Congrès in : Régie des bâtiments. http://www.buildingsagency.be/realisatieberichten_fr.cfm?key=2

Bailly (A), *P'tit Belge*, 1919, cité dans *Gabrielle Petit la grande fusillée* in : Médecins de la Grande Guerre. www.1914-1918/civil_gabrielle_petit.php

Houwaert-Winberg (M), citée dans *Gabrielle Petit la grande fusillée* in : Médecins de la Grande Guerre. www.1914-1918.be/civil_gabrielle_petit.php

ABRÉVIATIONS COPYRIGHT IMAGES

AVB : Archives de la Ville de Bruxelles
 CP : Classes du Patrimoine
 KBR : Koninklijke Bibliotheek Royale
 MRA : Musée Royal de l'Armée

COLOPHON

Rédaction et recherche iconographique

Equipe pédagogique des Classes du Patrimoine & de la Citoyenneté :

Catherine Balau, Céline Debatty, Isabelle Ledoux, Annabelle Nuyttens, Hans Vandecandelaere

Coordination

Elisabeth Gybels

Directrice, Classes du Patrimoine & de la Citoyenneté

Graphisme

www.kaligram.be

Comité de pilotage

Pascale Ingelaere, cabinet du Ministre-Président Rudi Vervoort

Paula Dumont, Direction des Monuments et Sites

© Editeur responsable

Stéphane Demeter, Palais de Charles Quint asbl, rue Royale 2-4, 1000 Bruxelles.

Ce cahier pédagogique est publié à titre gratuit. Cet ouvrage ne peut être vendu par quelque moyen que ce soit.

REMERCIEMENTS

Les Classes du Patrimoine remercient vivement l'historien Serge Jaumain (ULB) pour son appui scientifique.

Nos remerciements sincères vont également à Sophie De Schaepdrijver (Penn State University, USA) pour sa relecture approfondie du dossier pédagogique.

DROITS DE REPRODUCTION

Malgré tout le soin apporté à la recherche des ayants droit, les éventuels bénéficiaires n'ayant pas été contactés sont priés de se manifester auprès de l'association Palais de Charles Quint.

Date : mai 2015

ISSN 2406-6842

Dépot légal : D/2015/13.704/1

Dans le cadre de la commémoration de la Première Guerre mondiale, les Classes du Patrimoine ont développé un parcours interactif sur tablette, *14-18. Bruxelles occupée*, à destination des élèves de la Région bruxelloise âgés de 14 à 18 ans. Pour prolonger l'activité, nous vous proposons un cahier pédagogique qui envisage et étoffe les thématiques abordées lors du parcours.

Les Classes du Patrimoine & de la Citoyenneté organisent depuis 2005 des activités destinées aux élèves des écoles bruxelloises pour découvrir le patrimoine de la Région sur un mode actif, original et citoyen. Cette publication constitue le premier numéro de notre série *Cahiers Pédagogiques*.

Par ailleurs, des dossiers pédagogiques sont mis à disposition des professeurs sur notre site internet pour préparer ou prolonger nos activités ou encore partir en autonomie avec les élèves.